

AVENTURE DE PEINTRE.

HISTOIRES SENTIMENTALES.

I

Au début du printemps, notre ami Jacques Fonbrune, le peintre paysagiste dont le nom et les œuvres ont acquis en ces dernières années une si retentissante célébrité, bouclait un matin sa valise et quittait Paris pour gagner la Suisse, en passant par les Vosges et la Forêt-Noire.

Il y a quelques semaines, il se trouvait installé en pleines Vosges, dans une pauvre auberge de village, où il s'attendait, séduit et charmé par la grandeur des spectacles offerts de tous côtés à ses pincesaux; chaque matin, il partait, emportant palette, toiles et chevalet, rôdait tout le jour à travers le pays et rentrait à la nuit, harassé, mais l'imagination rajeunie et l'esprit vivifié.

Un jour, il s'était arrêté en rase campagne, dans un repli de colline, d'où son regard embrassait un vaste et monotone horizon. Ces paysages vosgiens ne présentaient ni la grandeur écrasante ni la majesté de certains pays de montagnes. Mais ils revêtaient leur uniformité une mélancolie douce et pénétrante qui tient tout à leur caractère d'isolement.

De la place où il était assis, son pinceau à la main, Jacques apercevait à ses pieds, au bas du coteau une voie ferrée dont les rails caressés par une lumière crue et aveuglante, coupaient la vallée d'un quadruple ruban de feu.

Au delà de la voie, s'élevaient sur une haute colline, des bois de chênes qui montaient jusqu'au sommet, formant une lourde masse de verdure assemblée, ce matin-là, par des nuées noires et violacées.

Ces nuées avaient des allures fantastiques; elles se dressaient sur l'azur du ciel avec leurs bordures déchiquetées et dorées par le soleil qu'elles voilaient, comme ces pics alpins et neigeux que même les brûlantes ardeurs de l'été ne parviennent pas à dépoller de leur blanche couronne.

C'est ce spectacle que Jacques essayait de reproduire, absorbé par son travail, quand, tout à coup, un éclair déchira le ciel. A l'éclair succéda un violent coup de tonnerre, et presque aussitôt de larges gouttes de pluie commencent à tomber. L'orage, qu'il n'avait pas vu venir, était sur sa tête et allait éclater.

Il promena tout autour de lui un regard anxieux, cherchant un refuge. Un seul s'offrait à lui, une maisonnette qu'on apercevait avec sa toiture rouge, à l'extrémité de la voie, à l'entrée des bois. Elle est désignée sur les indicateurs de la ligne sous le nom de "Halte de Relanges". A cette halte, les trains s'arrêtent quatre fois par jour pour prendre et déposer de rares voyageurs, habitants de villages environnants.

Présentement, Jacques avait démonté et plié son attirail de peintre, sous la pluie, il courait vers la petite maison, au seuil de laquelle une femme le regardait s'approcher.

"Voulez-vous me permettre de m'abriter chez vous, madame?" demanda-t-il.

—Entrez, monsieur, répondit une voix fraîche et douce, dont l'accent lui fit relever la tête.

De loin, cette femme, en ses vêtements d'étoffe grossière, lui était apparue comme une vulgaire paysanne; mais, à sa grande stupeur, il voyait en face de lui une belle créature, au visage très pur de lignes, avec des yeux noirs énergiques et caressants et d'abondants cheveux blonds, dont la masse soyeuse crevait le chapeau de paille brune qui la couvrait.

Il était à peine entré dans l'une des deux salles qui composaient la maison, que l'orage redoubla; maintenant, éclairs et tonnerre se succédaient sans interruption, et la pluie, foudroyée par le vent, ravalait l'espace de rafales ininterrompues.

La femme ferma la porte. —Heureusement, le train 12 est passé! observa-t-elle. Je suis tranquille pour quelques heures. Asseyez-vous, monsieur.

Tout cela dit d'un ton posé, en un langage et avec des gestes qui décelaient une certaine éducation.

Jacques obéit, très intéressé déjà, se demandant par suite de quelles circonstances il trouvait réduite à cette condition une personne qui semblait faite pour occuper un poste plus élevé; il présentait un mystère, une détresse profonde, une chute imméritée.

Ce qui fortifiait son opinion, c'était, au milieu du pauvre mobilier qu'il avait eu vite fait d'inventorier, divers objets révélant d'une élégance antérieure et d'une existence moins misérable: une commode ancienne,

oncée de cuivres ciselés, un lit en acier, une pendule Empire et un portrait représentant un sous-officier d'infanterie.

C'était, enfin, la femme elle-même, dont le visage et les manières disaient clairement que sa distinction et sa grâce n'étaient pas seulement l'œuvre de la nature, mais aussi le fruit d'une instruction poussée assez loin.

—Et jolie avec cela! pensait Jacques, oui, jolie, bien faite; un beau diamant auquel il ne manquait que d'être mieux sertie.

Sans s'expliquer comment cela s'était fait, sans chercher même à se l'expliquer, il s'abandonnait au charme soudain par lequel, peu à peu, il se sentait enveloppé, en ce tête-à-tête avec une inconnue qui lui apparaissait séduisante au plus haut degré, dans cette solitude, si différente des milieux où il avait coutume de vivre.

—C'est votre mari qui est préposé au service de la station? demanda-t-il au bout de quelques instants.

—C'est moi, monsieur. Mon mari était conducteur de trains. Il a été tué dans un accident, l'an dernier. Peu de temps avant, son père, conducteur comme lui, avait péri de la même manière. Pour me dédommager, et en attendant de pouvoir mieux pour moi, la Compagnie m'a placée ici. J'ai cinq cent quarante francs de traitement annuel, plus un secours de trois cents francs; et comme l'accident qui m'a faite veuve a fait aussi un orphelin, mon fils, maintenant âgé de six ans, on me donne pour lui quatre-vingts francs par an. L'ouvrage est dur pour une femme: la surveillance, les lampes, les signaux, les voyageurs. Et c'est, bien cruel, monsieur, d'en être là quand on était faite pour être heureuse et vivre autrement.... Et puis, j'ai dû, dans l'intérêt de mon fils, me séparer de lui; il est à l'école à Mirecourt, et comme il ne peut revenir tous les soirs, je l'ai confié là-bas à de braves gens.... N'avez-vous que lui et être obligée de le tenir loin!

—Pauvre femme! murmura Jacques attendri.

Malgré tout, je ne me plaindrais pas, continuait-elle, et je supporterais ma vie telle qu'elle est, si ce n'était la solitude. Mais seule, toujours seule, c'est trop! La nuit j'ai des peurs horribles. Je ne dors plus. Je m'attends sans cesse à être attaquée.

—Vous ne pouvez rester ici, s'écria Jacques. J'ai à Paris des amis. Je les intéresserai à votre sort.

—Oh! je ne suis pas ambitieuse. Si seulement on voulait me nommer receveuse dans une gare, mes vœux seraient comblés. J'ai, mais sept cents francs d'appointements, et je pourrais garder mon petit près de moi.

III

Si cette histoire n'était rigoureusement vraie, je m'ingénierais à expliquer, par une analyse minutieuse des impressions qu'éprouva ce jour-là Jacques Fonbrune, comment, de cette première entrevue avec Rosalie Vitalis — c'est le nom de celle dont je parle — il emporta un trouble de cœur qu'il pouvait considérer déjà comme un symptôme d'amour. Mais si grande est la puissance de la vérité que je me crois dispensé de toute explication. La vérité, c'est qu'il revint le lendemain, puis les jours suivants, et que, en peu de temps, il fut bel et bien amoureux de la préposée à la halte de Relanges, aussi amoureux que si elle eût été une de ces belles magiciennes que la vie de Paris se plaît à mettre à tout instant sur le chemin des hommes arrivés à la renommée et à la fortune.

—C'est trop fort que je m'y sois laissé prendre, se disait-il et que moi Jacques Fonbrune, sceptique, pervers, revenu de toutes choses, usé et défranchi par une existence de bâtons de chaise, j'aie subi l'empire des beaux yeux de cette petite-là; mais ça y est, et j'aurai beau essayer de me prouver le contraire, ça n'y changera rien.

Sa pensée ne pouvait plus se détacher de Rosalie.

Il n'était heureux que dans la maisonnette où, chaque jour, il venait s'asseoir durant des heures, se plaisant à faire parler cette femme si simple, si naturelle, lui découvrant à tout instant une délicatesse de cœur, une sûreté de raison, une hauteur de sentiments qui le faisaient s'engluier davantage.

D'abord il avait rêvé une banale aventure. Venir la nuit, à l'heure où la pauvrette avait si peur, quoi de plus simple? Qui le saurait jamais? Mais maintenant il n'osait plus. Le respect qu'elle lui inspirait était devenu peu à peu plus fort que son désir.

Il lui avait proposé de faire son portrait, puis celui de son fils, que les vacances venaient de ramener. Ces longs tête-à-tête achevaient de l'affoler. Il en arrivait à rêver de mariage, d'une vie nouvelle régénérée, transformée. Dans la solitude où son amour s'exaltait, il ne trouvait d'aliments à sa passion qu'en formant des projets dont l'aurait railé ses amis s'il les eussent connus.

Cela durait depuis un mois

quand un beau matin il se réveilla, résolu à en finir.

—Si elle veut, je l'épouse!.... et comment ne voudrait-elle pas?

IV

Elle n'a pas voulu à ses déclarations et à ses propositions, elle a gentiment répondu: —Votre femme, moi! oh! monsieur, vous n'y songez pas! Ici dans ce pays perdu, ça vous semble possible. Mais quand vous rentrerez à Paris, avec moi, vous comprendrez quelle sottise vous auriez faite. C'est égal, c'est bien à vous d'en avoir eu l'idée. Merci, et puisque vous m'êtes si bienveillant, employez-le à me tirer d'ici. Et puis, surtout, ne revenez pas. Non, il ne faut pas revenir!....

Depuis quelques jours, Rosalie Vitalis est receveuse dans une grande gare. Son fils est auprès d'elle. Quant à Jacques Fonbrune, il n'a pas continué son voyage. Il a voulu rentrer à Paris pour s'occuper de sa protégée.

Mais le fait d'y avoir réussi ne l'a pas guéri.

L'idée du mariage est devenue une véritable hantise pour ce vieux garçon, qui paraissait devoir finir dans la peau d'un célibataire.

La Mort du petit Marin

I

On distribuait un courrier de France, là-bas, à bord de la "Circé", en rade d'Ha-Long, à l'entrée bout de la terre. Au milieu d'un groupe serré de matelots, le vaguemestre appelait à haute voix les noms des heureux qui avaient des lettres. Cela se passait le soir, dans la batterie, en se bousculant autour d'un fanal.

—Mohan Sylvestre!

Il y avait une lettre pour lui, une lettre qui était timbrée de Paimpol; l'ayant tournée et retournée, il l'ouvrit craintivement: —Mon cher petit fils....

C'était de sa bonne vieille grand-mère; elle avait même apposé au bas sa grosse signature apprise par cœur, toute tremblée et écolière: "Veuve Mohan".

Veuve Mohan. Il porta le papier à ses lèvres, d'un mouvement irrésistible, et embrassa ce pauvre nom comme une sainte amulette. C'est que cette lettre arrivait à une heure suprême de sa vie: demain matin, dès le jour, il partirait pour aller au feu.

On était au milieu d'avril: Bac-Ninh et Hong-Hoa venaient d'être pris. Aucune grande opération n'était prochaine dans ce Tonkin; pourtant, les renforts qui arrivaient ne suffisaient pas; —alors, on prenait à bord des navires tout ce qu'ils pouvaient encore donner pour compléter les compagnies de marins déjà débarquées. Et Sylvestre, qui avait langui longtemps dans les croisières et les blocus, venait d'être désigné avec quelques autres pour combler des vides dans ces compagnies-là.

En ce moment, il est vrai, on parlait de paix; mais quelque chose leur disait tout de même qu'ils débarqueraient encore à temps pour se battre un peu. Ayant arrangé leurs sacs, terminé leurs préparatifs, et fait leurs adieux, ils s'étaient promenés toute la soirée au milieu des autres qui restaient, se sentant grands et fiers auprès de ceux-là, chacun à sa manière manifestant ses impressions de départ, les uns graves, un peu recueillis, les autres se répandant en exubérantes paroles.

Sylvestre, lui, était assez silencieux, et concentré en lui-même sur son impatience d'attente; seulement, quand on le regardait, son petit sourire contenu disait bien: —Oui, j'en suis en effet, et c'est pour demain matin!

La guerre, le feu, il ne s'en faisait encore qu'une idée incomplète; mais cela le fascinait pourtant, parce qu'il était de vaillante race.

II

... Dans l'air, une balle qui siffle!....

Sylvestre s'arrête court, dressant l'oreille....

C'est une plaine infinie, d'un vert tendre et velouté de printemps; le ciel est gris, pesant aux épaules.

Il sont là six matelots armés, en reconnaissance au milieu des fraîches rizières, dans un sentier de boue....

—Encore!.... ce même bruit dans le silence de l'air! — bruit aigu et ronflant, espèce de "dzinn!" prolongé, donnant l'impression de la petite chose méchante et dure qui passe le droit, très-vite, et dont la rencontre peut être mortelle.

Pour la première fois de sa vie, Sylvestre écoute cette musique-là; ces balles qui nous arrivent sonnent autrement que celles que l'on tire soi-même: le coup de feu, parti de loin, est atténué, on ne l'entend plus; alors, on distingue mieux ce petit bourdonnement de métal, qui file en traînée rapide, froissant ses oreilles....

"dzinn!" Il en pleut maintenant, des balles, tout près des marins, arrêtés net. Elles s'enfoncent dans le sol inondé de la rizière, chacune avec un petit "flac" de grêle, sec et rapide, et un léger éclaboussement d'eau.

Eux se regardent, en souriant, comme d'une farce drôlement jouée, et ils disent: —Des Chinois!

Annamites, Tonkinois, Pavillons-Noirs, pour les matelots, tout cela c'est de la même famille chinoise; et comment rendre ce qu'ils mettent de dédain, de violence, de rancune moqueuse, d'entraîn pour se battre, dans cette manière de les annoncer: —Les Chinois!

Deux ou trois balles sifflent encore, plus rasantes, celles-ci; on les voit ricocher, comme des sauterelles dans l'herbe. Cela n'a pas duré une minute, ce petit arrosage de plomb, et déjà cela cesse. Sur la grande plaine verte, le silence absolu revient, et nulle part on n'aperçoit rien qui bouge.

Il sont tous les six encore debout, l'œil au guet, prenant le vent; ils cherchent d'où cela a pu venir.

De là-bas, sûrement, de ce bouquet de bambous, qui fait dans la plaine comme un flot de plumes, et derrière lequel apparaissent, à demi cachées, des tourettes cornues. Alors, ils y courent; dans la terre détrempée de la rizière, leurs pieds s'enfoncent ou glissent. Sylvestre, avec ses jambes plus longues et plus agiles, est celui qui court devant.

Rien ne siffle plus; on dirait qu'ils ont rêvé....

Et comme, dans tous les pays du monde, certaines choses sont toujours et éternellement les mêmes, — le gris des ciels couverts, la teinte fraîche des prairies aux printemps, on croirait voir les champs de France, avec de jeunes hommes courant là gaiement, pour tout autre jeu que celui de la mort.

Mais, à mesure qu'ils s'approchent, ces bambous montrent mieux la finesse exotique de leur feuillage, ces toits de village accoutrent l'étrangeté de leur courbure, et des hommes jaunes, embusqués derrière, avancent pour regarder, leurs figures plates contractées par la malice et la peur; puis, brusquement, ils sortent en jetant un cri, et se déploient en une longue ligne tremblante, mais décidée et dangereuse.

—Les Chinois! disent encore les matelots, avec leur mépris brave sourire.

Mais c'est égal, ils trouvent, cette fois, qu'il y en a beaucoup, qu'il y en a trop; et l'un d'eux, en se retournant, en aperçoit d'autres qui arrivent par derrière, émergeant d'entre les herbes....

III

... Il fut très beau, dans cet instant, dans cette journée, le petit Sylvestre: sa vieille grand-mère eût été fière de le voir si guerrier!

Déjà transfiguré depuis quelques jours, la voix changée, il était là comme dans un élément à lui. A une minute d'indécision suprême, les matelots, effrétés par les balles, avaient presque commencé ce mouvement de recul qui eût été leur mort à tous; mais Sylvestre avait continué d'avancer: ayant pris son fusil par le canon, il tenait tête à tout un groupe, fauchant de droite et de gauche, à grands coups de crosse qui assommaient. Et, grâce à lui, la partie avait changé de tournure: cette panique, cet affolement, ce "je ne sais quoi" qui décide aveuglément de tout, dans ces petites batailles non dirigées, était passé du côté des Chinois; c'étaient eux qui avaient commencé à reculer.

Et c'était fini, maintenant: ils fuyaient. Et les six matelots, ayant rechargé leurs armes à tir rapide, les abattaient à leur aise. Il y avait des flèches rouges dans l'herbe, des corps effondrés, des crânes versant leur cervelle dans l'eau de la rizière.

Ils fuyaient tous courbés, rasant le sol, s'aplatissant comme des léopards.

Et Sylvestre courait après, déjà blessé deux fois, un coup de lance à la cuisse, une entaille profonde dans le bras, mais ne sentant rien que l'ivresse de se battre, cette ivresse non raisonnée qui vient du sang vigoureux, celle qui donne aux simples le courage superbe, celle qui faisait les héros antiques.

Un, qu'il poursuivait, se retourna pour le mettre en joue, dans une inspiration de terreur désespérée. Sylvestre s'arrêta, souriant, sublime, pour le laisser charger son arme, puis se jeter un peu sur la gauche, voyant la direction du coup qui allait partir. Mais, dans le mouvement de détente, le canon de ce fusil, dévia par hasard dans le même sens. Alors, lui, sentit une commotion dans la poitrine, et, comprenant bien que c'était, par un éclair de pensée, même avant toute douleur, il détourna la tête vers les autres marins qui suivaient pour essayer de leur dire, comme un vieux soldat, la phrase consacrée: —Je crois que j'ai mon compte!

Dans la grande inspiration qu'il fit, venant de courir, pour

prendre, avec sa bouche, de l'air plein ses poumons, il en sentit entrer aussi par un trou à son sein droit, avec un petit bruit horrible, comme dans un soufflet crevé. En même temps, sa bouche s'emplit de sang, tandis qu'il lui venait au côté une douleur aiguë, qui s'exaspérait vite, vite, jusqu'à être quelque chose d'atroce et d'indicible. Il tourna sur lui-même deux ou trois fois, la tête perdue de vertige et cherchant à reprendre son souffle au milieu de tout ce liquide rouge dont la montée l'étouffait, — et puis, lourdement, dans la boue, il s'abattit.

LE

REMOUS

LA VIE TRAGIQUE

Debout à l'arrière de son bateau plat, garni de bancs, Toussaint Chicot, le passeur de Chéroy, les reins cambrés, les mains nouées serrant la perche de frêne, remontait l'Yonne à grands coups de son croc, dont le fer raclait les roches au fond de l'eau claire.

Il s'arrêta par instant entre des haies soyeuses et mouvantes de roseaux; ses épaules larges, sa tête lourde, tavelée de taches de son, disparaissaient soudain, penchées sur l'eau; puis, de la rive, on voyait de nouveau surgir sa haute taille.

A travers les joncs, des éclats de lumière, des reflets d'argent scintillaient: les nasses d'osier, toutes mouillées et enrubannées de longues herbes molles, laissaient couler au fond du bateau, comme des bourses qui se vident, les gardons, les tanches, les perches et la "blanchaille", pareille à une cascade d'écus neufs.

Quand il eut relevé une douzaine d'engins qu'il remplaça aussitôt, Toussaint Chicot s'assit avec un soupir de satisfaction.

En sifflant il bourra sa pipe et, l'ayant allumée, il prit les rames allongées au fond du bateau, les accrocha aux taquets et vira d'un coup, il traversa la prairie de roseaux et d'herbes où dormaient ses nasses et redescendit lentement le courant.

Une fumée d'or s'en allait au-dessus de l'Yonne, éclatante; sous le soleil comme une jonchée d'armures.

L'un en face de l'autre, et se regardant par toutes les fenêtres de leurs maisons étagées sur les pentes, les bourgs de Sancy et de Chéroy miraient dans l'eau leurs clochers semblables drapés de lierre, fleuris de girofles et bourdonnant du vol incessant des ramiers.

A cinquante mètres en aval, la rivière était maintenue haute par un ancien barrage et du côté de Chéroy, tout près de la berge, un déversoir laissait couler le trop plein, qui s'engouffrait avec un mugissement de cataracte entre deux digues trapues.

Toussaint aborda, en face, la rive canalisée de Sancy. Il attacha son bateau à un anneau de fer encastré dans la maçonnerie d'un quai, et prenant un filet grouillant de poissons, il sauta à terre.

—Lazarette va être joliment contente!.... murmura-t-il.

Sous ses cheveux roux, ses yeux gris un peu maifs eurent un éclair de joie tendre et, en hâte, il se dirigea vers les premières maisons du bourg.

Au moment où il allait frapper à la porte d'une petite cassine dont les fenêtres basses donnaient sur le quai, il s'arrêta, le regard surpris, un pli barrant son front étroit et têtu.

Une fusée de rires trais comme le chant d'une alouette jillissait d'une fenêtre entrouverte....

Une voix d'homme attendrie et discrète s'entendait par instant et, comme Toussaint restait là tout pâle, une femme, la figure avenante, les cheveux gris tirés sous le bonnet blanc, poussa la porte et se trouvait en face du pêcheur interdit.

—Tiens, te voilà, Toussaint!.... fit-elle, la voix joyeuse.... Tu arrives à point, mon garçon!.... Lazarette va t'annoncer son mariage avec Jean Bériér.... Tout le monde est enfin d'accord et tu seras le premier à savoir la nouvelle.... Allons, entre donc!....

—Non, madame Luzy, répondit Toussaint avec effort.... Je venais seulement apporter du poisson à Lazarette.... des tanches et des perchons.... vous savez.... ce qu'elle préfère.... Aujourd'hui, je n'ai pas le temps d'entrer.... je viendrai....

Et passant sur le seuil son filet gonflé et ruisselant, il s'enfuit sans répondre à l'appel surpris de la bonne femme.

Il courut à son bateau, détacha l'amarré et, bâtif, il remonta la rivière, s'enfonça dans la forêt verte des joncs et, se voyant seul, il laissa tomber sa tête entre ses mains et ne bougea plus.

Lazarette Luzy mariée à ce Jean Bériér, un freluquet, qui avait quitté le bourg, portait laquette et chapeau et grattait du

papier chez le notaire de Joigny!.... allons donc!.... C'était impossible!....

Est ce que ce n'était pas lui, Toussaint Chicot, qui aimait, depuis qu'elle était au monde, cette fine Lazarette, menue comme une chénevotte, jolite à ravir avec ses yeux bruns rieurs et caressants, sa bouche humide et moqueuse, son front blanc auréolé d'or pâle.

Depuis des années, plusieurs fois par jour, il avait "passé" entre Sancy et Chéroy la petite couturière, qui s'en allait travailler ici et là.... Plusieurs fois par jour il avait tenu sa petite main douce entre ses doigts rugueux et, souvent, pour lui épargner le pas entre la berge et la planche de son bateau, il l'avait prise entre ses bras, la gardant une seconde serrée contre lui, pendant qu'elle riait.... comme tout à l'heure il l'avait entendue rire!

Et il évoquait Lazarette tout près de ce Jean Bériér dont les cheveux lisses, les yeux noirs et la moustache relevée avaient séduit le cœur léger de sa petite amie.

Ses poings durs se fermèrent, et, tout de suite, une haine se dressa en lui, formidable, irrésistible, contre l'heureux vainqueur.

Son âme simple n'admit pas un instant le choix de Lazarette. Il n'était qu'un paysan, mais il sentait instinctivement dans son cœur lourd de tendresse, tous les héros prêts à éclore.

Il se jugeait surtout lésé par la perte de cet amour.

Car Lazarette lui devait la vie: un jour, il l'avait retirée de l'eau devant le lavoir quand elle était petite.... Il avait, une autre fois, en pleine nuit d'hiver, couru chercher le médecin de Joigny et l'avait ramené de force à temps pour sauver l'enfant atteint du croup....

Certes, bien d'autres gens vivaient encore grâce à lui, mais que lui importaient les autres?

Il ne se trouvait aucun mérite à plonger sous l'eau ou à s'accrocher aux naseaux d'un cheval emporté: seule la pensée que la beauté de Lazarette, que cette jolie chair blonde et rieuse, était un peu de son bien, donnait quelque valeur à sa réputation de "terre-neuve", célèbre dans la vallée, à sa fonction de sauveur.

Jean Bériér n'avait aucun droit sur Lazarette: il volait un bien qui ne lui appartenait pas, voilà tout, et Toussaint le traiterait comme un voleur, qu'on peut tuer, quand il en vahit votre propriété!

C'était donc, entendu: il tuerait Jean Bériér.... Une tranquillité lui vint après cette décision, et le cœur presque apaisé, il ramena son bateau à Chéroy, où se trouvait sa cabane de passeur.

La chance favorisa Toussaint Chicot.

Après le déjeuner de onze heures, il avait "passé" Lazarette de Sancy à Chéroy, où elle était obligée de finir une "jour née" et Jean Bériér demeuré chez la mère de la jeune fille, devant aller chercher sa fiancée vers huit heures.

Lazarette n'avait pu parler de ses noces futures au passeur, car d'autres gens traversaient la rivière en même temps qu'elle et elle avait seulement manifesté un peu de surprise maussade à la trouver réservée, avec une sorte de gravité qui ne lui était pas habituelle.

Elle retira même avec humeur ses mains qu'il lui avait prises pour l'aider à sortir du bateau et qu'il semblait vouloir garder un instant.

Elle ne comprit pas davantage le regard étrange qui tomba sur elle, passionné et souris.

"Grand nigaud!" murmura-t-elle, en sautant légère sur la rive, pendant que lui-même pensait: —Ne crains pas, petite Lazarette.... Je vais te débarrasser de Jean Bériér!.... Et tu seras à moi, comme il convient, quand tu sauras combien je t'aime!

L'après-midi se passa sans impatience pour Toussaint. Il était sûr de lui.... Il savait que ce soir-là, vers huit heures, il tuerait Jean Bériér.... Oh! son projet était net, d'exécution facile, d'une tragique simplicité!....

Dans la soirée, au moment où le soleil caché derrière les coteaux bourguignons allumait des incendies aux fenêtres hautes de la vieille chapelle de Saint Julien, Toussaint attendit donc dans son bateau l'appel du fiancé de Lazarette.

L'Yonne glissait rapide et murmurante, charriant de l'or et de l'azur. Une poussière blanche montait au-dessus du déversoir, dont le mugissement emplissait toute la vallée, et de son embouchure, le passeur apercevait les remous de l'eau, qui semblaient se gonfler avant de disparaître de l'autre côté du barrage; des plus profonds, comme d'une étoffe lourde, s'arrondissaient aux tournants des digues, où le courant resserré semblait attirer toute la rivière.

Des "racanettes" chantèrent un instant dans les joncs.... Une dernière volée d'hirons jelles glissa bruyante et rapide.... Puis, tout s'assombrit.... l'eau devint rousse.... Les peupliers grandirent démesurément dans le crépuscule

et les vernes penchée sur les berges prirent des formes étranges.

Soudain une voix appela du côté de Sancy: —Ohé! passeur!....

Sans répondre Toussaint laissa tomber la chaîne au fond du bateau, qu'il éloigna de la rive à l'aide d'une rame.

Ces bruits s'élevaient sonores, clairs dans le silence du soir.... Puis les rames balancèrent au-dessus de l'eau leur rythme assourdi et mouillé et tout de suite le bateau accosta.

—Belle soirée, Toussaint! fit Jean Bériér en sautant à l'arrière.

—Belle soirée.... répéta seulement le passeur.

Il avait repris ses rames et en quelques coups atteint le milieu de la rivière.

Mais au lieu de remonter le courant en biais, son bateau glissait vers le barrage.

Il le maintint une seconde en face de la coulée du déversoir et, cessant soudain de ramer, il se croisa les bras.

Jean Bériér, dont les yeux cherchaient du côté de Chéroy et qui avait entendu des pas connus heurter les cailloux de la berge, ne comprit pas tout de suite la manœuvre.

L'arrêt des rames le surprit.... Il jeta un regard sur le passeur, le vit inactif, les épaules remontées et immobiles et s'aperçut aussitôt que la barque dérivait.

Il se retourna.... A chaque seconde le bruit menaçant de la chute d'eau se rapprochait.

Il lut, sans doute, une implacable décision dans les yeux du passeur, car se levant brusquement menaçant et affolé, il s'élança sur lui pour s'emparer des rames et remonter le courant. Mais Toussaint — comme s'il attendait ce geste — les arrachait aux taquets, les jetait hors d'atteinte dans l'eau qui les emporta.

Puis, voulant éviter tout contact avec sa victime il recula à la pointe du bateau et resta debout.

—C'est de la folie, Toussaint! dit Jean Bériér.... et nous allons périr tous les deux!....

Mais le passeur, toujours silencieux, secoua la tête lentement.